



Chemins de traverses. La ville dans tous les sens

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Chemins de traverses. La ville dans tous les sens. Editions l'Entretemps. Mission repérage. Un élu, un artiste, Editions l'Entretemps, pp.235-244, 2006. halshs-00700414

HAL Id: halshs-00700414

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00700414>

Submitted on 25 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chemins de traverses.
La ville dans tous les sens.
Luc Gwiazdzinski, géographe (*)

« Notre nature est dans le mouvement »
Pascal

Nous sommes entrés dans le temps des villes mais nous continuons à penser, aménager et gérer nos agglomérations avec nos lunettes d'hier. Les temps changent: nous devons changer de regard, faire un pas de côté, oublier les chapelles pour proposer d'autres clés de lecture et d'écriture sensibles et partagées de la cité.

Face à la crise de la ville et à l'obsolescence des outils traditionnels, urbanistes et aménageurs sont en quête d'outils et leurs élus en quête de sens. De leur côté, les artistes flirtent de plus en plus avec l'espace urbain. Ils l'utilisent comme scène, surface d'écriture, clé de lecture du monde et du quotidien, terrain de jeu ou mode d'interpellation mais leurs interventions éphémères, restent souvent sans prise réelle sur la production urbaine. Malgré la méfiance et les cloisonnements, ces recherches croisées peuvent s'inscrire dans le champ de la transformation urbaine, ressourcer les relations entre artistes et pouvoirs pour ré-enchanter *l'Urbs* et la *Civitas*.

Un nouveau territoire de recherche et de pratiques urbaines alternatives peut émerger dans cet « entre-deux ». Alors que la discipline urbanistique a toujours autant de mal à stabiliser un référent, nous proposons simplement d'accroître encore la complexité. Chemins de traverse : la ville dans tous ses sens.

Un constat d'échec partagé

La ville n'est pas le lieu de production, de liberté et d'égalité qui a fait rêver les philosophes. C'est pourtant là que se joue l'avenir de notre société. Nous vieillirons ensemble : la pire et la plus belle des promesses !

Impasses urbaines. Dans notre vieux pays encore marqué par la ruralité, la ville est longtemps restée une inconnue, oubliée à l'écart du débat sur l'aménagement et le développement du territoire. Les soubresauts qui secouent nos périphéries n'ont pas encore entraîné une prise de conscience suffisante ni permis un diagnostic partagé. Les théories et les systèmes de pensée d'hier ne suffisent plus pour comprendre, pratiquer ou gérer des villes qui évoluent plus rapidement que les outils censés les expliquer et les organiser.

Approche trop caricaturale. L'appréhension de la ville dans sa globalité est rendue difficile par l'approche médiatique et lacrymale d'une « ville malade » de ses encombrements, de sa pollution, de la solitude de ses habitants, des incivilités ou des violences urbaines. La politique de la ville, en confettis, autour des seuls « quartiers en difficultés » a montré ses limites. Le tourisme et le marketing territorial qui fabriquent des quartiers parfaits visités par des gens parfaits contribuent à cette fragmentation. Ces espaces imposés, « Disneylands de centre-ville » ou « technopoles hollywoodiennes », construisent une image de la ville et de ses habitants en décalage total avec la réalité. L'approche passéiste et ruraliste de la vie quotidienne véhiculée par certains médias laisse peu de place à la vitalité de nos quartiers et de nos villes. Les politiques urbaines semblent dans l'impasse. La production d'espace public piétine. Entre « taxidermisation », aseptisation et urbanisme sécuritaire, chacun bricole. Les outils de l'intervention urbaine ne semblent plus à la

hauteur des enjeux. L'échelle à laquelle se gagne les concours, l'esquisse aérienne qui dessine un bâtiment ou un quartier entier masquent la réalité : pour le piéton la courbe harmonieuse n'est souvent qu'un long mur gris et triste. A une autre échelle, la perte d'une vision d'ensemble avec la construction de bâtiments souvent conçus comme des « objets célibataires », mis en scène et décollés du terrain n'est pas un gage d'urbanité. Le cloisonnement des pratiques n'arrange rien. Pour le citoyen confronté aux dysfonctionnements quotidiens de la ville, sa gestion, son aménagement et sa gouvernance semblent de plus en plus opaques. On attend tout et rien des techniciens et des élus, *deus ex machina*, détenteurs supposés des secrets d'une boîte noire qui dysfonctionne mal. Alors que l'urbaniste s'interroge, que l'élu local promu « manager, développeur, aménageur et assistante sociale » se trouve bien démuni face à une telle complexité, les artistes cherchent de nouvelles voies dans les rues de nos villes.

Un nouveau territoire pour l'artiste

Changement de temps et d'échelle. Le prince ou la république ont toujours fait appel à l'artiste pour magnifier l'espace, les bâtiments, les monuments, les rues et les places de la cité. Dans la ville qui redéfinit ses nycthémes, l'échelle d'intervention de l'artiste change. Des éphémères paquets cadeaux de Cristo aux créations lumineuses animées de Yan Kersalé, du Pont Neuf aux quais de Saint-Nazaire, le spectacle continue jour et nuit. Des « artistes lumière » transfigurent la ville, magnifient ou manipulent l'espace urbain nocturne entre musée et « sombrière ». Le cadre spatial s'élargit également. Dès les années quatre-vingt, de Houston à Lyon, les spectacles décriés de Jean-Michel Jarre imposent de nouvelles scénographies à l'échelle de la ville. Le bicentenaire de la Révolution en France, le passage du millénaire partout dans le monde, donnent l'occasion de parades gigantesques et d'embrasements spectaculaires.

De la fête à la ville événementielle. Les calendriers de nos « saisons urbaines » se noircissent d'événements, fêtes, festivals ou rites qui célèbrent à la fois la mémoire, l'identité et l'appartenance renouvelée à la ville. Le pouvoir politique a multiplié les manifestations où l'art et l'artiste sont souvent convoqués : tête de la musique ou du cinéma, nuit des musées [...]. Le pouvoir économique imprime également sa marque : de l'exposition universelle aux vide greniers en passant par les foires. « Hypermarchés de Noël » ou Halloween se déclinent à l'envie. La ville événementielle, éphémère et festive se donne en spectacle. L'événement devient parfois un spectacle régulier : l'émotion est alors congelée, le rite folklorisé, la catharsis simulée, l'acteur spectateur et l'artiste prestataire. Face à l'éclatement des temps sociaux, les fêtes permettent pourtant aux habitants d'un quartier³, d'une ville ou d'un territoire de se retrouver et de réinventer un « nous », moment où l'on fait ville, temps et lieu collectifs parfois partagés avec d'autres usagers accourus d'ailleurs. Coprésence.

Transformation éphémère. Les artistes s'invitent dans la ville, s'emparent de la rue pour la transfigurer. Ils sculptent de nouveaux rythmes, inventent de nouveaux lieux, remplissent les blancs, transforment les espaces et les temps. L'événement tisse des liens où il n'y en avait pas, crée des communautés là où régnait l'anonymat : zones d'autonomie temporaires¹ qui s'effacent de nos mémoires ou s'inscrivent dans les calendriers personnels et collectifs. La fête est parfois parade et mouvement. Elle est musiques, lumières, senteurs et saveurs. Qu'elle investisse une rue ou qu'elle parcoure la ville, elle enchante le quotidien, transfigure le réel et humanise l'espace public. La même ville et pourtant une autre. Sublimes artifices. Cette capacité d'enchantement et de mise en désir donne des idées à l'élu et des envies à l'artiste citoyen. Transformations.

¹ Belle expression d'H. BEY, in H.BEY, 2007, *TAZ, Zone autonome temporaire*, L'éclat, 90 p.

De nouvelles pistes pour les artistes. Le festival d'antan ne suffit plus. Il est désormais double, officiel et officieux, institutionnel et en devenir. Il faut du mélange. Les intellectuels et les écrivains s'invitent au spectacle. Les débats transversaux, les « regards croisés » s'organisent dans l'espoir de réveiller les consciences et d'ouvrir les esprits : éviter le « hors sol » pour s'ancrer dans la réalité sociale. Profiter de l'événement, du brassage, du battage médiatique et des projecteurs pour donner la parole aux habitants, aux quartiers. Les termes « participation », « citoyenneté » ou « développement local » fument et la presse relaie. De Créteil à Rennes en passant par Tours, Nanterre, Besançon ou Chalon, on fait la fête à la ville et l'artiste a désormais son mot à dire. Ailleurs, au-delà des arts de la rue, de la commande et des festivals, des artistes ou collectifs mixtes vont plus loin, s'emparent de la rue, des quartiers, inventent, jouent, perturbent voire éduquent dans les creux, les plis et les interstices de la ville et de la mémoire : *Ici-même*, *Brigade d'intervention lente*, *KompleXXkapharnaum*, *Compagnie off* ou *Tabula Rasa* [...]. Ils s'avancent dans le champ de la transformation urbaine et de l'urbanisme, mais n'osent pas toujours s'impliquer plus avant. On prétexte les différences de codes, l'absence de clés, la barrière des langages. On sent autre chose. Crainte des pouvoirs. Peur de se brûler. Liberté, on chérit ton non. De l'autre côté de la passerelle, les urbanistes cherchent leurs chemins.

De nouvelles préoccupations pour les urbanistes

Prendre en compte les mutations. Chercheurs, techniciens et élus semblent redécouvrir peu à peu que la ville est un espace vivant, peuplé, animé, visité avec ses rythmes et ses horaires qui tendent de plus en plus à se caler sur le fonctionnement continu et international de l'économie et des réseaux². Le 8 h - midi, 14 h-18 h qui organisait la vie personnelle et collective a vécu. Après « le temps de l'Église » et le « temps de l'Usine » voici « le temps des Villes ». Après la synchronisation par la cloche et la sirène, voici le temps pivot du téléphone portable. Après les temps collectifs de la cité médiévale et industrielle place aux temps pivots éphémères de « la ville à la carte ». La société revoit ses temps et toute la ville est bousculée. Dans la ville à plusieurs temps, entre accélération et ralentissement, vie professionnelle et vie privée, chacun jongle à la recherche du bon tempo.

Imaginer d'autres clés de lecture. Les urbanistes commencent à changer de lunettes et cherchent d'autres clés de lecture pour lire la ville différemment: une pulsation d'une heure autour d'un centre urbain attractif plutôt qu'une entité administrative, un système complexe d'éléments en interaction et pas un empilement d'activités sectorielles ; un système d'horaires et pas un simple cadre spatial ; un labyrinthe à quatre dimensions et pas un simple espace plan ; une ville en mouvement, un système de flux ouvert, plus qu'un système de stocks figé, un palimpseste et pas un corps sans histoire, une entité en relation avec son environnement et pas une entité hors sol, une *exclave*⁶, le lieu de vie de tous les usagers et pas seulement le territoire des résidents.

Privilégier une approche sensible. Il n'y a pas une ville mais des villes qui varient en fonction des individus, de leur culture, de leur histoire, de leur activité, de leur sensibilité et de leurs goûts. Chaque ville a sa musique, son odeur, son goût, sa structure olfactive. Ces sensations contribuent à construire l'image de la ville et les configurations mentales qui conditionnent nos pratiques. Elles participent de l'identité d'une ville, d'un quartier, d'une rue.

Construire un autre rapport entre élus et autres acteurs.

L'appréhension de la dimension sensible passe également par une approche pluridisciplinaire et un renforcement du dialogue élu-artiste débarrassé des figures classiques de « l'artiste alibi » et de « l'élu tiroir-caisse ». L'artiste doit pouvoir se dégager des pièges dans lesquelles il s'est souvent laissé enfermer : gadgétisation de son œuvre — voire manipulation — ou intervention trop éphémère

² Selon le néologisme du géographe Roger BRUNET

incapable de faire trace. Cette approche nouvelle de la ville répond aux besoins exprimés par la population en termes de qualité de vie, de proximité ou de participation.

Construire de nouvelles interfaces. Les lignes bougent : l'artiste avance, l'urbaniste se décale. Il est possible de croiser ces dynamiques et ces savoirs pour penser autrement la ville et l'urbanité et imaginer ensemble un recensement sensible des « villes invisibles³ ». Entre lecture et écriture, les parcours et traversées géopolitiques ont croisé le travail géo-artistique de Maud Le Floc'h et de Mission Repérage(s).

Une rencontre stimulante sur les marges

Récente attraction. Aucune évidence dans la rencontre entre le géographe et l'artiste. C'est en 2003 seulement, à l'occasion d'un numéro spécial de la revue *Mouvement*⁴ que nous avons pris connaissance de nos démarches parallèles. La première entrevue avec Maud Le Floc'h a eu lieu en juin 2005 pour une session passionnante des « praticiens urbains alternatifs » sur le thème « Décollements de rétines ou doigts dans la prise ? ». Nos deux approches sensibles de la ville se sont naturellement entremêlées dès juillet 2005 à l'occasion d'une traversée nocturne de la ville de Tours lors du festival Rayons frais.

Mission délicate. Si le géographe n'est peut-être pas le mieux placé pour expliquer comment la production artistique pourrait éclairer la production urbaine. Au-delà des impasses actuelles, il peut décrire les approches sensibles qu'il expérimente pour appréhender la complexité des systèmes urbains et imaginer les croisements et les apports possibles des artistes dont il a aperçu au loin les avants garde. C'est le sens donné à ces quelques lignes en écho au travail de l'artiste. Nos recherches parallèles, le goût du décalage, du mouvement et de l'expérimentation comme outils de transformation du regard et des pratiques urbaines doivent sans doute beaucoup à nos parcours personnels.

Déformation géographique. Le géographe semble taillé pour le repérage. Dans les dictionnaires, la discipline est communément définie comme « la science qui a pour objet la description et l'explication de l'aspect actuel, naturel et humain de la surface de la terre⁵. » La géographie est donc par essence une science du mouvement et le géographe un homme de terrain qui arpente le monde et tente d'en dessiner les contours, d'en « dresser des cartes ». Même s'il s'est un peu détourné du terrain — faute sans doute de « tâches blanches » à explorer — pour investir les laboratoires, préférant un temps la certitude des beaux modèles mathématiques aux affres de la terre, la station assise aux parcours, le quantitatif au qualitatif, le géographe sent bien qu'il doit se ressourcer dans le mouvement, l'approche sensible et participative.

Tropismes identitaires. Le rendez-vous officiel avec la « science de l'espace » a eu lieu un matin brumeux d'octobre dans un amphithéâtre de l'Est de la France. Premier cours de géographie régionale. « A partir d'aujourd'hui vous êtes des géographes sur les bancs de l'Université comme dans votre vie quotidienne ». Je n'ai pas immédiatement saisi toute la portée du propos mais l'avertissement est resté gravé. Époque sans doute révolue où l'on entrait en géographie comme on entre en religion. L'adoubement de nos maîtres n'était pourtant pas suffisant. L'introduction fut suivie d'excursions, de travaux pratiques et d'un long apprentissage. Il a fallu se mettre en mouvement, user ses semelles sur les terrains. Depuis, je suis « géographe ». Aux curieux et aux moqueurs qui m'interrogent sur cette drôle d'identité, je réponds que « le géographe est celui qui

³ Selon la belle formule d'Italo CALVINO.

⁴ L. GWIAZDZINSKI, 2003, « Pour une ville en mouvement », in *Mouvement*, Revue interdisciplinaire des arts vivants n° 23, juillet-août 2003

⁵ *Petit Larousse*, 2003, p. 472.

pose trois questions: Où? Quand? Pourquoi ? ». Je me surprends encore à décortiquer de façon presque automatique un « système agropastoral en mutation », un « bocage relictuel », ou des « conflits d'usage » là où mes amis n'aperçoivent qu'un troupeau de moutons, une ligne d'arbres ou une banlieue pavillonnaire péri-urbaine. Le regard est déformé. La pensée spatiale, multi-scalaire voire systémique se construit dans le mouvement. A ceux qui me demandent où j'habite, je réponds souvent que j'habite le temps⁶, souhaitant inscrire mon identité dans les lieux où je vis plus que dans les lieux où je dors : « Identité présencielle ». Cet amour du mouvement et cet attrait pour les dimensions sensibles de la ville ne sont pas la propriété des géographes et des artistes. Elles s'inscrivent dans une histoire longue et correspondent également à un nouveau besoin des chercheurs comme de la population : mouvement et éveil des sens.

Un goût partagé du mouvement

Des explorateurs aux poètes. Les géographes n'ont pas été les seuls à parcourir le monde et à courir après la ligne d'horizon. Voyager, c'est prendre la route, prendre la voie. Ulysse, Marco Polo, Magellan, Vasco de Gama, Christophe Colomb, le Chevalier de Bougainville, le Capitaine Cook et tant d'autres ont exploré les frontières du monde de leur temps, revenant parfois « pleins d'usage et raison ». Différents furent les périples des aristocrates des XVII^e et XIX^e siècles qui inventèrent un certain art du voyage et dont les témoignages (récits et peintures) ont fortement influencé notre approche des paysages. Plus tard, le train ou l'automobile, ont imposé aux voyageurs des façons inédites de faire, de sentir, de voir, de se repérer, et ont proposé une approche originale de l'espace qui façonne un paysage⁷. Au début du XX^e siècle, les Futuristes⁸ exaltèrent la modernité technique et la vitesse, déclarant la guerre au passéisme et à la tradition, souhaitant « tuer le clair de lune » sentimental et nostalgique et préférant « une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille » à la victoire de Samothrace. Après les reportages légendaires d'Albert Londres⁹, Jack Kerouac¹⁰ jeta la *Beat Génération* sur les routes du monde. Icône des écrivains-voyageurs, atteint de ce besoin incoercible de voyager que Baudelaire appelait « la grande maladie, l'horreur du domicile », Bruce Chatwin poursuivit à sa façon cette « anatomie de l'errance ». D'autres préférèrent la ville au vaste monde. Après Baudelaire, Louis Aragon, André Breton ou Léon Paul Fargues, ont aimé arpenter les villes, les traverser dans tous les sens et rapporter leurs expériences dans des chefs-d'œuvre comme *Nadja*¹¹, *Le paysan de Paris*¹² ou *Le Piéton de Paris*.

De la virée buissonnière à la dérive urbaine. Les surréalistes ont développé la pratique de la *virée buissonnière*, escapade sans itinéraire, déambulation sans but à partir d'une ville. Dès les années cinquante. Les situationnistes expérimentèrent la *dérive* « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées¹³ » qui fut au cœur de leur projet « de changer la vie ». « La formule pour renverser le monde, dira Guy Debord, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres mais en errant ». Ils insistèrent sur « le caractère principalement urbain de la dérive, au contact des centres de possibilité et de significations que sont les grandes villes transformées par l'industrie » ; l'errance en rase campagne étant considérée comme « déprimante ». Ils firent de la dérive un moyen d'exploration « psychogéographique » et définirent la « psychogéographie » comme « l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant

⁶ Selon l'expression de feu J.-M. DJIBAOU

⁷ M. DESPORTES M., 2005, *Paysages en mouvement*, Gallimard, 413 p.

⁸ MARINETTI F. T., 1909, *Manifeste du Futurisme, tract*, Milan

⁹ LONDRES A., 1924, *Tour de France, tour de souffrances*, Le petit parisien, 1924

¹⁰ KEROUAC J., 1960, *On the road*, Gallimard

¹¹ BRETON A., 1964, *Nadja*, Gallimard

¹² ARAGON ., 1926, *Le paysan de Paris*, Gallimard

¹³ DEBORD G., 1958, « Théorie de la dérive », in *Internationalesituationniste n°2*, bulletin central édité par les sections de l'Internationale situationniste, décembre 1958.

directement sur le comportement affectif des individus ». La durée moyenne de ces dérives pratiquées en groupes de quatre ou cinq participants au plus, était la journée. L'étendue maximum de ce champ spatial ne dépassait pas l'ensemble d'une grande ville et de ses banlieues : « là ou les personnes se livrant à la dérive renoncent aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres ».

Parcours contemporains. D'autres encore se sont mis à parcourir et à décrire la ville, persuadés avec Georges Perec qu'« elle est notre espace et que nous n'en avons pas d'autre ». Certains comme le regretté Pierre Sansot ont érigé cette pratique en art : « À la parcourir nous ressentons la fatigue comme une sorte de bonheur [...] En mouvement, elle redistribue en permanence les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes¹⁴ ». Le même signalait : « le chemin fait de moi un homme libre et fier¹⁵ ». François Maspero¹⁶ est parti explorer la ville utilisant la ligne B du RER pour « donner une épaisseur à des images, à des couleurs, à des êtres noyés dans le chaos apparent des banlieues, déchiffrer cette géographie, retrouver un peu de l'histoire des gens qui l'habitent ». Un ethnologue¹⁷ avait déjà exploré les parcours et les solitudes qui se croisent dans les couloirs du métropolitain et des écrivains¹⁸ s'étaient déjà évadés « hors les murs ».

De lointains héritiers de Georges Perec¹⁹, comme Joël Henry et son laboratoire de Tourisme expérimental²⁰ ont poussé très loin le jeu et le décalage dans la découverte de la ville multipliant les propositions : 1'« alphetourisme » ou comment visiter une ville de la première rue à la dernière rue par ordre alphabétique ; 1'« anachrotourisme », qui consiste à se déplacer avec un très vieux guide de voyage ; le « nécrotourisme » qui passe par les cimetières ou encore le « kleptotourisme ». En Italie, au début des années quatre-vingt-dix, un groupe d'architectes *Stalker* prit conscience des espaces et des manières de vivre inattendus qui existaient au cœur de Rome. Il expérimenta à son tour l'acte de traverser comme un acte créatif permettant de découvrir les « territoires actuels », négatifs de la ville bâtie, aires interstitielles et marginales, espaces abandonnés ou en voie de transformation, lieux de la mémoire réprimée et du devenir inconscient des systèmes urbains. Ils explorèrent cette face obscure de la ville dont la connaissance ne peut être acquise que par expérience directe, en se transportant physiquement au cœur de son sujet. L'architecture devint synonyme de déplacement. Nos propres travaux s'inscrivent dans cette mouvance et invitent les usagers à partir à la découverte de leur propre ville²¹.

Des étonnants voyageurs aux touristes urbains. Dans le grand public aussi, la mode est désormais aux écrivains voyageurs comme Gilles Lepouge cornaqués par Michel le Bris et son festival de Saint-Malo. Les « Carnets de voyages » fleurissent dans les librairies sans que l'on sache toujours s'ils rencontrent vraiment leur public. Une collection de « Carnets de ville » a vu le jour²². Des ouvrages qui compilent des textes d'auteurs paraissent sur chaque métropole²³ que l'on nous invite à découvrir « à la manière de ». A la radio, depuis quinze ans, Daniel Mermet nous transporte avec bonheur « Là-bas si j'y suis ». Les voyageurs ouvrent la voie aux touristes. Dans un mouvement paradoxal, le rétrécissement du système monde qui banalise ces mobilités lointaines pousse

¹⁴ SANSOT P., 2004, Préface à l'édition de poche, *Poétique de la ville*, Payot, 626 p.

¹⁵ SANSOT P., 2000, *Chemins aux vents*, Payot, 301 p.

¹⁶ MASPERO F., 1990, *Les passagers du Roissy-Express*, Seuil, 329 p.

¹⁷ AUGÉ M., 1986, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, 125 p.

¹⁸ REDA J., 1982, *Hors les murs*, Gallimard, 122 p.

¹⁹ PEREC G., 1974, *Espèces d'espaces*, Galilée

²⁰ ANTONY R., HENRY J., 2005, *The Lonely Planet Guide to experimental Travel*, Lonely Planet

²¹ RABIN G., GWIAZDZINSKI L., 2005, *Si la ville m'était contée*, Eyrolles, 247 p.

²² PAQUOT T., 2005, *L'Inde, côté villes*, l'Harmattan / GRAS P., 2005, *Suite romaine*, l'Harmattan / MASSART B., 2005, *Un été à Belfast*, l'Harmattan

²³ *Le goût de Paris*, 2004, Mercure de France, 125 p. / *Le goût de Lisbonne*, 2002, Mercure de France, 131 p. / *Le goût de Shanghai*, 2005, Mercure France, 125 p.

également nos contemporains à la redécouverte de leur propre territoire. Glocalisation. La ville nous intéresse. Poussés par les 35 heures, les week-ends de découverte des villes étrangères se développent. Face à l'agitation et à la course effrénée, la lenteur devient un nouveau refuge, une nouvelle valeur qui a ses chantres comme le Canadien Cari Honoré et son « Éloge de la lenteur ²⁴ » ou ses associations comme *Slow food*. La marche, loisir lent par excellence est donc en vogue. Les guides de randonnée urbaines se multiplient. Les parcours urbains thématiques fleurissent jusque dans les plus petites communes.

Traversées dans l'air du temps. Notre approche croisée de la ville — à partir de traversées et repérages — ne peut donc pas se soustraire à son époque. Elle est de son temps, même si son but est autre. Ni balades, ni excursions, nos parcours et traversées partent d'un triple constat de mutation urbaine, d'impasse des politiques urbaines et de besoin d'une approche sensible. Elles permettent le croisement des regards et l'implication systématique des élus et des techniciens dans la démarche. Voyager, c'est prendre la voie, la route mais c'est aussi voir. C'est là nous dit Jean Chesneaux, que se situe l'opposition entre la touriste et voyageur. L'un ne cherche qu'à « faire » des lieux dont la liste est établie par avance. L'autre laisse venir à lui les bruits de la rue, les odeurs des marchés et jusqu'aux petites annonces de la presse locale. Il va tenter d'entrer dans la vie simple des gens et dans le temps local. Ni touristes, ni voyageurs, en somme. Simples explorateurs de proximité pour de nouveaux parcours géopolitiques, des traversées.

Futurs possibles : entre géo-poétique et géo-politique de la ville

« Qui hait son fou meurt sans joie »
Henri Michaux

Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent²⁵. De retour au point de départ, nous sommes finalement de bien piètres voyageurs, tout au plus de modestes arpenteurs curieux de tout et de tous, agitateurs, artisans et partisans d'une nouvelle géopolitique. Ici et maintenant. Des arpenteurs capables de repérer les mutations et de proposer quelques futuribles. Au-delà des interfaces, traversées, parcours et repérages éphémères, qui jouent le rôle de plate-forme, chacun peut faire un pas vers l'autre.

Elus. Changez pour la géo-politique ! La ville de demain est une ville à la carte, celle de la curiosité, de l'éphémère, de la recomposition permanente, des changements de rythmes et de la participation. C'est la ville de l'émotion qu'affectionnent et maîtrisent si bien les artistes. C'est un terrain que les politiques arpentent tant pendant les campagnes et qu'ils oublient une fois au pouvoir. Nos premières expériences permettent d'imaginer de nouveaux rapports entre élus, artistes et citoyens essentiels à l'invention d'une ville plus humaine, accessible et hospitalière. Géo-politique.

Artistes. Investissez la géo-poétique ! s'il n'est pas le phare qui éclaire la ville, l'artiste a une forte capacité à, penser la ville, l'artiste a une forte capacité à penser la ville et à capter ses énergies. Il peut la mettre en lumières, perturber le regard de ses usagers, la rendre lisible ou mystérieuse. Par ses interventions, il fait naturellement le lien entre l'universel et le local.

En politique, il peut faire évoluer la réflexion urbaine jusque dans les laboratoires de recherche. Plus en amont on se surprend à imaginer d'autres campagnes plus artistiques. Plus loin encore, il peut militer pour que l'appropriation sensible de la ville à l'école se fasse par la pratique, les « classes de ville » et le jeu urbain. Ses interventions peuvent contrer la banalisation et l'uniformisation des

²⁴ HONORE C., 2005, *Éloge de la lenteur*, Marabout.

²⁵ BAUDELAIRE

modèles urbains. Il peut déplacer les centralités, contribuer à recréer l'espace public, inventer la ville et participer à l'émergence d'une nouvelle ergonomie²⁶ de la « ville à la carte. En sortant des galeries d'art pour s'approprier tous les espaces des centres et des marges, il peut dénoncer les inégalités, prendre position sur la ville, et interpeler le citoyen. En déplaçant les lignes et les frontières, il oblige tout le monde à bouger. Ni bateleur, ni forain d'occasion, l'artiste peut intervenir à différentes étapes de la production urbaine : sur la ville en construction comme sur celle en transformation, sur la ville en devenir comme sur la ville en friche.

Son regard peut être utile à toutes les échelles du processus de transformation urbaine pour améliorer les outils réglementaires d'urbanisme, du SCIT (Schéma de cohérence territoriale) au plan du bâtiment en passant par les PDU (Plan de déplacements urbains). Il peut aussi jouer un rôle positif à chaque étape : au moment du diagnostic de territoire en apportant un regard sensible sur la réalité ; au moment de la mise en place des procédures d'urbanisme pour favoriser la participation ; au moment de la conception dans la capacité d'imagination et de créativité ; au cours des débats publics pour stimuler la participation ou lors de l'évaluation en favorisant un diagnostic sensible des espaces et des pratiques. Son intervention sensible facilite le dialogue entre des acteurs, en mettant du jeu et du plaisir là où il n'y a souvent que technique et rigueur, en mettant du mouvement là où tout pouvait sembler figé à condition de conserver le décalage nécessaire et la liberté.

Il peut aussi participer à l'animation permanente de la ville en injectant de la surprise et du détournement. On a besoin des artistes pour mettre en désir la production urbaine, « érotiser » les procédures techniques et mettre de l'émotion et de la couleur là où il n'y a souvent qu'alignements de chiffres et froids croquis. Géo-poétique.

Praticiens urbains alternatifs : continuez ! Passé le temps des premières expériences, des premiers échanges et des premières passerelles, il s'agit pour les « praticiens urbains alternatifs », urbanistes comme artistes, d'avancer ensemble sur les interfaces, de fixer des méthodologies et des protocoles, de repérer d'autres porteurs et d'autres expériences sensibles pour et d'inventer une nouvelle grammaire de la ville et de nouvelles grilles de lecture et d'écriture. Passeur et gentil organisateur empathique.

Vous toutes et vous tous enfin, prenez votre ville en main ! C'est à vous de lever la tête et de changer de regard sur votre quotidien...sur la ville et sur la vie. C'est à tous, chercheurs, pouvoirs publics, artistes et citoyens d'investir les espaces et les temps de la ville, d'imaginer ensemble les contours de d'une nouvelle urbanité, cet art d'être ensemble et de « faire ville » qui aide à supporter l'agglomération.

Sortez des trajets quotidiens usants ou des figures touristiques imposées et retrouvez le goût de la ville et des autres ! Explorateurs du quotidien, partez à la conquête de la ville avec méthode ou en laissant faire le hasard. Prenez votre temps ou attrapez la ville à bras le corps dans le tourbillon, jusqu'au tournis. La ville est un plat qui se mange chaud ou froid : c'est selon. Sur le pouce ou en mettant les formes.

²⁶ Ergonomie n. f. (du grec ergon, travail) : recherche d'une meilleure adaptation entre une fonction, un matériel, et son utilisateur (Petit Larousse)

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe, enseignant-chercheur à l'université Joseph Fourier de Grenoble, Laboratoire Pacte territoire (UMR 5194 CNRS) et responsable du master « Innovation et territoire ». Ses travaux portent principalement sur les temporalités, les mobilités, la nuit urbaine, le chrono-urbanisme et l'innovation territoriale. Il a publié de nombreux ouvrages sur la ville, le temps et les mobilités et la ville contemporaine : *Urbi et orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, l'Aube ; *La fin des maires*, 2008, FYP Editions ; *Si la route m'était contée*, 2007, Eyrolles ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM Editions, *Si la route m'était contée*, Editions Eyrolles ; *Périphéries*, 2007, l'Harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, L'Aube ; *La ville 24h/24*, 2002, l'Aube (...)

Citer cet article :

GWIAZDZINSKI L. 2006, *Chemins de traverse. La ville dans tous les sens*, in Maud LE FLOC'H, *Mission repérage. Un élu un artiste*, Editions l'entretemps, pp. 235-244